

## Un autre lundi

André-Guy Robert

Numéro 94, été 2002

Le travail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, A.-G. (2002). Un autre lundi. *Moebius*, (94), 9–20.

ANDRÉ-GUY ROBERT

*Un autre lundi*

Plan d'ensemble: il est sept heures du soir sur deux rangées de bungalows figés dans la nuit froide.

Re-plan d'ensemble: il est sept heures sept du matin... les mêmes bungalows, la même nuit froide (suite et fin).

Panoramique sur les cuisines: dans chacune, la radio chante en chœur:

*Ac-tu-el-le-ment  
Il fait sept sept sept  
Sous zéro oh oh  
Et les ponts les ponts  
Sont blo-o-o-qués*

Dehors, le ciel projette sa *Tempête du siècle III*.

À toutes les deux maisons, l'interrupteur de la salle de bains est à la position *ON*, tandis que dans l'entrée des autres maisons un figurant déneige son auto *molto presto*.

Soudain, l'écho sonore d'un hall d'entrée attire l'attention sur le seul gratte-ciel de la rue. Nathalie Bonneville s'éjecte de l'édifice avec sept phrases de retard.

\* \* \*

Au boulevard, le feu est rouge, l'autobus en vue et le défilé impénétrable. Essoufflée par sa course dans les sillons de neige, Nathalie parvient enfin au bouton du bonhomme piéton et appuie dessus énergiquement. Peine perdue: depuis qu'on a «revitalisé» la grande artère et remplacé les feux de circulation, le bouton ne déclenche plus la rotation des couleurs. Le feu ne dérouté donc pas, le flot de carrosseries demeure impénétrable, et l'autobus, relevant bien haut ses œillères, passe avec majesté sur

l'autre versant du boulevard tandis qu'à son bord, le chauffeur, illuminé par l'inspiration, accélère. Véritable as de l'à-propos, le feu passe alors au vert et – ô merveille de la technologie moderne! – l'indispensable compte à rebours s'allume et décline ses chiffres géants: «19, 18, 17...»

Parvenue à l'arrêt d'autobus à moins «7», Nathalie est allée rejoindre les trois personnes que l'autobus... n'a pas cueillies.

Quatre personnes plus tard, un autre autobus émerge de la poudrière, passe au ralenti devant le groupe, s'arrête tout juste trop loin, dépose un passager et repart en se traînant les roues.

#### BALLADE DU CHAUFFEUR

*Au volant de mon totaibus  
Je suis le seul maître après Dieu  
Écartez-vous de mon miroir*

*Un autre chauffeur vous prendra  
S'il n'est pas lui-même en retard  
Je suis le seul maître après Dieu*

Il neige à plein ciel dans un silence de forêt boréale. Si Nathalie n'était pas si pressée, elle se croirait à la campagne et respirerait un bon coup.

Pareil à l'aiguille obstinée de la dive boussole, le groupe, d'une dizaine de personnes maintenant, pointe dans la direction du prochain autobus. Seul le regard de Nathalie s'attarde sur la rangée d'arbres en Y, de l'autre côté du boulevard. «Pourquoi diable, pense-t-elle, a-t-on choisi de suspendre les fils électriques du seul côté de la rue où sont les arbres?»

\*\*\*

Pour une raison inconnue, les portes d'un nouvel autobus s'ouvrent enfin devant les douze personnes – aussitôt réactivées. Après avoir escaladé le haut banc de neige à peine durci, les voyageurs, à tour de rôle, redescendent en piqué, car cet autobus est admirablement... surbaissé! Tous ont vu que l'espace vacant à l'arrière de la porte de sortie suffirait à loger tout le monde. Encore faudrait-il

s'y rendre, car les passagers se sont agglutinés à l'avant comme des épaves... «Bon! pense le chauffeur, j'ai pas toute la journée!» Là-dessus, la huitième personne n'a pas sitôt mis le pied sur une marche qu'elle sent les portes se rabattre sur son dos.

Nathalie a eu la chance de monter à bord et d'atteindre l'allée. Coincée entre deux sacs à dos, elle décide courageusement de se forcer un passage vers le fond de l'autobus.

*Excusez-moi s'il vous plaît  
Ôte donc ton sac tarla  
Scusez-zez-zez gentes gens  
Faisons d'la place aux suivants*

Ayant buté du pied contre un obstacle, Nathalie fait une enjambée pour garder l'équilibre. Elle ne voit qu'après coup l'énorme sac de hockey jeté en travers de l'allée.

*Faut rien rien dire  
Quelqu'un pourrait  
Même en hiver  
Prendre la mouche (bis)*

La jeune femme a l'air (héroïque □, appliqué □, naïseux □) d'un globule tentant de circuler dans une artère tapissée de mauvais cholestérol. Chaque masse adipeuse s'accroche sentimentalement à sa colonne d'appui et n'en démord pas:

*Je l'ai trouvée  
Elle est à moi  
M'en séparer  
Ce s'rait l'angoisse  
M'en séparer  
Ce s'rait l'angoisse*

Quand Globule passe, Gras-dur pivote sans trop rien dire. C'est déjà beau, c'est déjà beau.

Passé le dernier sac à dos – dont le soufflet distendu barre l'allée –, Nathalie débouche sur une bouffée d'air qu'elle aspire goulûment. Surprise urbaine, il y a deux places libres sur une banquette! Mais attention, entre les deux, un grand flanc mou s'est affalé, membres ouverts comme une pieuvre. Les bras ostensiblement posés sur le dossier, une jambe pointant vers l'est et l'autre vers le sud (autant du moins que le permet la fourche basse du pantalon), la tuque noire enfoncée jusqu'à des lunettes cache-tout à verres miroir, un haut-parleur dans chaque oreille (et la musique si forte que tout de suite le cœur fait boum avec la basse), le prince de Céans – aujourd'hui de Mauvais Poil – trône.

*Y a pus une maudite place oké  
Fa que tu rest' deboutt oké*

D'impatience – mais était-ce bien de l'impatience? –, Nathalie a commis l'impair de lever les yeux au ciel. Au fond de l'autobus, tout le monde a vu.

CHŒUR DES HOMMES DU FOND DE L'AUTOBUS — Elle a eu l'ombre d'une pensée raciste. Avoue, avoue!

NATHALIE — Jamais d'la vie. J'avais cru voir deux places, c'est tout.

LE CHŒUR DES HOMMES — Alors, qui a biffé cette pensée? C'est toi, l'auteur?

L'AUTEUR — Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas écrit.

LE CHŒUR DES HOMMES — Tu vois, tu vois!

L'AUTEUR — Attention: je pourrais biffer le chœur des hommes.

UNE IMMIGRÉE — Je ne me mêle de rian, moi. Je n'y suis pour rian!

LE GRAND FLANC MOU, *retirant ses lunettes* — T'as-tu qu'atte chose à m'dire, chose?

PROTESTATIONS DE L'AUTEUR

*J'ai porté aucun jugement  
D'ailleurs personne n'a le*

*droit [tiens donc, un pied de trop!]  
De juger qui que ce soit*

*Qui suis-je moi pour juger  
Je voudrais bien voir ça moi  
C'est affreux comme les gens*

*Chacun son affaire mèn'n'  
C'est toujours c'que j'ai dit mèn'n'  
T'é cool mèn'n' sérieux j'te l'dis*

Pendant que les passagers se terrent en eux-mêmes, dehors la silhouette minceur de la ville tourne sur elle-même «dans sa robe de brouillard et de neige». L'effet ne manque pas de poésie. Si l'on ne craignait pas tant le ridicule, on le dirait. On ferait le touriste. On se ferait les uns aux autres cette réflexion nolisée: «Et dire que dans ces édifices vivent et travaillent des milliers et des milliers de personnes, avec chacune sa petite vie, ses frustrations et ses espoirs! N'est-ce pas fascinant, toutes ces histoires qui ne seront jamais contées?»

«Je le vois bien, pense l'Auteur. Ce paragraphe est un vestige de mon ancienne manière. Alors, *delete.*»

\* \* \*

Au terminus, personne ne se souvient plus des lointains préceptes de la préséance. Chaque personne est comme un paquet de données sur un serveur: au plus vite le tour!

Dehors, la tempête s'est adoucie. Nathalie laisse les gens s'engouffrer dans l'étouffant tunnel et choisit, malgré la neige, de se rendre au métro par l'extérieur.

Sur sa route, elle doit traverser les huit voies d'un grand boulevard. Quand elle arrive à la hauteur du terre-plein, le feu vert tous-bords-tous-côtés prend la relève de la flèche verticale juste-tout-droit et déclenche la ruée des automobilistes qui tournent. Sûre d'avoir quand même la priorité, Nathalie continue d'avancer d'un bon pas, non sans surveiller du coin de l'œil les voitures s'appêtant à virer dans sa trajectoire. Sûr d'avoir la priorité sur cette priorité, un conducteur ultraperformant – capable avec deux mains de tenir à la fois le volant, le cellulaire, le

levier de vitesse et le café brûlant – passe devant Nathalie en l'évitant de justesse. Indignée, celle-ci lui assène un slogan prêt-à-crier: «Piétons d'abord!» L'autre s'enflamme, désigne (avec sa main libre) le feu tout-round-tout-vert et donne un tel coup d'accélérateur que l'arrière de son croiseur DeLuxe Limited Edition «À-Vous-la-Route» dérape. Or il doit aussitôt appliquer les freins ABCD car il atteint déjà un rempart de véhicules immobilisés à l'autre feu tout-rouge-rouge.

Arrivée en un seul morceau de l'autre côté du boulevard, Nathalie sent néanmoins son cœur battre à grands coups de poing. Elle essaie de se raisonner, mais c'est plus fort qu'elle.

Au métro, elle est accueillie par une musique bruyante, inhabituelle, dont toute la station résonne. Du haut de l'escalier, elle voit un attroupement aux tourniquets. Six jeunes mannequins des deux sexes, immobiles comme des affiches, et ne portant sur leurs beaux corps d'athlètes que des sous-vêtements de marque, obligent la foule à passer entre eux comme entre les mailles d'un tamis.

Que la pudeur vous fasse ou non détourner les yeux, vous tomberez sur la pensée du jour: elle est partout. Contre une somme forfaitaire qui lui sera versée «dès que le client aura payé l'agence», un jeune rédacteur pigiste a pondu «de toute urgence» – il y a un mois et demi déjà (!) – le slogan suivant, qui entre par la lecture dans toutes les têtes:

*Ne suis qu'une règle  
N'en suivre aucune*

Le tourbillon donnerait le vertige sans le courant de la foule qui, zoup! vous propulse de l'autre côté des tourniquets et vous jette dans l'escalier roulant, où chacun retrouve ses habitudes. Dans les couloirs souterrains à l'ambiance crue, Nathalie essaie de ne pas regarder les murs systématiquement couverts de panneaux publicitaires entre lesquels fleurissent, même sur le marbre et la brique vernie, des graffitis à hauteur d'homme, aussi gratuits qu'indéchiffrables... à quoi, depuis peu, se sont ajoutées des réclames lumineuses, déjà tachetées d'autocollants.

Pour faire bonne mesure, on vous tend aussi la main en chair et en os. Il y a, à tour de rôle:

le pianiste inconscient de jouer la moitié de ses notes à côté des bonnes touches mais dont le répertoire demeure touchant;

l'accordéoniste incapable de garder le rythme de sa rengaine et qui trouve le moyen de revêtir, malgré ses yeux blancs, le costume de chaque fête;

la flûtiste déprimée devant son *coat jean* étalé par terre... qu'un simple salut – jeté même sans monnaie – épanouit;

le violoniste jouant d'un instrument mal accordé mais en virtuose;

le trio d'étudiantes du conservatoire qui exécutent, dans la plus stricte obéissance, une pièce-baroque-sur-lutrin, avec tout leur cœur et des mains roses;

le Méditerranéen aux cheveux sel pour qui gratter une corde de sa guitare et dire «la la la» sur un *mi* suffit à rappeler «La Mousika» de son pays;

le nouveau mendiant qui tient sur un carton ce mot seul: «CANCER» et qui accepte la monnaie en attendant un miracle;

les deux jeunes déchirés, assis par terre, cigarette au bec, et qui disent «Monsieur» et «s'il vous plaît» tout en laissant pendre une main négligente...

Toutes ces mains de paumés / Si lents / Si lents – tous / Arrêtés / En comparaison de la foule des travailleurs qui passe / Affairée comme un torrent

Toutes ces mains se remplacent / Jour après jour / Elles se tendent matin et soir / Réservent leur tour sur des cartons de cigarette / Sont au poste avant les ouvriers de la première heure / Ne se distinguent des reportages télévisés / Que par un effet de troisième dimension

\* \* \*

«Ah non!» pense Nathalie à la vue du quai bondé.

— C'est sûrement quelqu'un, dit quelqu'un, qui a choisi l'heure de pointe pour se suicider!

— Non, dit un deuxième quelqu'un, il y a eu une défaillance technique.



— Non-non, dit un troisième quelqu'un, ce sont les employés syndiqués. Ils font la grève du zèle.

— Attention-attention, dit la voix de la station de métro, nous réalimentons la ligne 2.

Deux trains plus tard, Nathalie<sup>1</sup> est assez proche de la porte ouverte pour espérer entrer dans le wagon. Celui-ci déverse sur le quai son flot de voyageurs pendant que des impatients foncent à contre-courant pour s'emparer des sièges qui se libèrent. Lorsque l'ouverture de la porte laisse enfin sortir le dernier voyageur, elle ne laisse entrer qu'une personne à la fois parce qu'une petite madame sphérique et un colosse de rodéo ont réquisitionné à leur usage exclusif chacune des poignées latérales. Bientôt — clic! — les portes coulissantes se mettent en branle. Un retardataire se jette dans le tas. Il est passé, mais son sac est coincé entre les portes. On se bat contre celles-ci. La mâchoire, à force, lâche le morceau, et c'est reparti!

\*\*\*

## INTERMÈDE

NATHALIE BONNEVILLE *se rappelant une question célèbre.* — «Mais que diable alliez-vous faire dans cette galère?»

NATHALIE BONNEVILLE *sur le même ton plaisant.* — Gagner ma vie, pardi!

N.B. — Par quel étonnant stratagème?

N.B. — En travaillant comme contractuelle-axée-sur-les-résultats. Voyez plutôt:

CHEF DE PROJETS  
DANS UN CABINET DE TRADUCTION

Le défi: recevoir des demandes de traduction, les confier à des traducteurs pigistes, réviser leur travail et livrer instantanément des traductions de qualité supérieure.

N.B. — Heures normales de travail?

N.B. — Aucune. Officiellement, de 8 h 30 à 17 h 30. Jusqu'à 20-21 h (ou plus si nécessaire): un atout.

N.B. — Pouvez-vous prendre des pauses?

<sup>1</sup> Note de l'auteur: dire quelque part que Nathalie s'est trouvé une place debout contre une encombrante poussette à baldaquin au fond de laquelle un tout petit bébé lala, la tétine du biberon mouillant sa lèvre pourtant, hurle ses doléances à sa mère désensibilisée ou sourde.

N.B. — Pour fumer, oui. Mais je suis trop occupée, et je ne fume pas. Le midi, je mange à mon bureau. Digérer tout en travaillant: un atout.

N.B. — Que pensez-vous de ces conditions de travail?

N.B. — Je ne suis pas en mesure de poser mes conditions. Au moins, c'est mieux que le chômage.

N.B. (Notez bien.) Ici, un courant électrique parcourt Nathalie: elle vient de se rappeler le dossier Mapex qu'elle devait livrer vendredi sans faute. Elle l'a complètement oublié!

\* \* \*

Les portes s'ouvrent brusquement. Nathalie fait son chemin en experte dans la foule qui entre et sort en même temps. Arrivée sur le quai, elle remarque un homme, en tenue de ville (élimée), qui pourrait être son père. Il fouille une poubelle sans ménagement, en extrait une canette consignée et jette celle-ci dans l'un des énormes sacs posés à ses pieds.

Dans le couloir, il y a encore le paraplégique à barbe d'universitaire qui la regarde de côté. Nathalie lui dit bonjour comme tous les matins. Il lui répond en pointant des lettres sur sa tablette alphabétique:

— Est-ce que ça va?

— Oui-oui, dit-elle.

Mais en face du paraplégique, elle reconnaît le clochard qu'elle avait vu vomir dans les marches un soir. Il dort maintenant à même le sol, au pied du mur. Ses vêtements sont affreusement sales. Il ne se lave sûrement plus depuis belle lurette. Nathalie remarque des blessures nouvelles sur ses mains rugueuses, et son visage est encore tuméfié. Les travailleurs affairés passent à côté du clochard sans en faire cas. (L'autre jour, alors qu'il dormait comme aujourd'hui, trois jeunes yuppies se sont moqués de lui. L'un d'eux, poussé par les deux autres, a failli lui marcher dessus.)

À mesure que Nathalie se rapproche de son lieu de travail, son esprit se laisse envahir par les préoccupations professionnelles. Dans l'ordre: le dossier Mapex, puis la

présentation Miradelle. Il y avait autre chose aussi, pour 11 h. Qu'est-ce que c'était? Il faudra vérifier cela. Flash: vendredi, le téléphone de cet enragé de McPherson qui voulait ravoir ses anglicismes et qui osait par-dessus le marché se plaindre de l'incompétence du traducteur! Il avait bien choisi son moment, le McPherson: l'instant précis où Nathalie était sur le point de détordre une phrase juridique longue d'une demi-page, minée par les faux sens et contaminée par la syntaxe anglaise. Louissette de Tours, cette fois-là, avait plutôt sévi, il faut le reconnaître. Elle est meilleure en technique. Flash: le courrier électronique – un plein écran de notes assaisonnées de points d'exclamation: *Hot Hot Hot! Priority No. 1! Urgent! Mandatory! Already late!* Et que dire de la boîte vocale pleine après un congé... des trois nouveaux messages enregistrés pendant qu'on était aux toilettes... des correspondants vaseux incapables de rassembler leurs idées ou de laisser leur question (ils préfèrent qu'on les rappelle!)... Que dire des réponses ambiguës qui soulèvent de nouvelles questions... et, pour donner le coup de grâce, des numéros de téléphone déclinés à vitesse supersonique – qu'on ne peut noter qu'en trois écoutes consécutives – quatre si l'on veut confirmer... Nathalie entre en sueur. Elle pense au courrier deux fois par jour... au petit-déjeuner qu'elle aurait dû prendre... à ses nausées... aux livraisons par messenger-pas-plus-tard-que-16 h... Elle pense aux fichiers électroniques transmis ou reçus par erreur, prématurément ou en retard... dans le mauvais protocole, ou encore illisibles, corrompus, contaminés... dans un logiciel que le cabinet n'a pas encore... Il avait raison, le paraplégique: Nathalie ne se sent pas très bien. Le monde tourne autour d'elle, cherche sa prise... Nathalie fait de son mieux... Un lundi après l'autre, un mardi après l'autre... Nathalie va au travail... au travail comme les sans-le-sou aux travailleurs. Elle se revoit en réunion, à l'instant où ses collègues ont tourné leur regard vers elle et que, pour toute réponse, elle a fermé les yeux – à cause d'une brûlure instantanée à l'estomac. Ah oui, c'était cela, à 11 h: la réunion avec XS International, un nouveau client. Et Jean-Marc Pagette qui se plaint toujours de ne pas avoir assez de travail. «Je lui en donnerais volontiers, du travail, pense-

t-elle, s'il avait l'élémentaire politesse de soigner son écriture et de ne pas me télécopier trente questions terminologiques à cinq heures moins dix!» Un instant... Un instant... Quelqu'un a touché le bras de Nathalie. Quelqu'un s'agrippe au bras de Nathalie...

\* \* \*

C'est une misérable qui fait penser aux pauvres vieilles d'Europe de l'Est. Elle porte comme elles un fichu sur la tête. Elle parle une langue intraduisible pour Nathalie.

La femme lui tend avec insistance un papier tout froissé. Et soudain, Nathalie s'en rend compte. Nathalie approche les yeux du message. Le message est écrit sur un bout de papier journal. Un papier qui se froisse à vue d'œil. Le message est écrit à la mine, dans une écriture d'enfant. Un enfant qui bouge, comme tous les enfants. Et qui se met à tourner sur lui-même, à tourner autour de Nathalie:

CAN YOU HELL ME? MY HOUSZBAND  
AND MY SUN IS DEADT. NEEDT SOME  
MÜNAY PLEESZE.

Le message tourne, le papier se froisse, la femme vieillit, la main se tend, et Nathalie tombe au sol, inconsciente.

Un attroupement se forme. La vieille femme pleure. Elle s'est jetée à genoux près de la tête de Nathalie. Elle agite les bras au ciel. Elle pousse des cris et des gémissements comme si on venait de tuer sa fille. Elle se tient les oreilles à deux mains pour ne pas entendre le sifflement insupportable des lance-roquettes. La foule des travailleurs passe et repasse à côté des deux femmes. Des curieux s'agglutinent. Leur cercle rappelle la paroi d'une artère. Nathalie ne saigne pas encore. Personne ne lui porte secours.

— Laissez passer! clame un agent de sécurité en traversant le cercle des curieux.

— Faites attention, lui dit l'Auteur au passage. Faites bien attention.

— Pourquoi donc?

— Comment, «pourquoi»? Vous n'avez pas vu qu'elle est enceinte?

Laval, octobre 2000  
andreguyrobert@hotmail.com